

## Les éditeurs de livres de photos à la peine

Sur ce micromarché peu rémunérateur, les photographes s'autopublient de plus en plus

ARLES (BOUCHES-DU-RHÔNE) -  
envoyée spéciale

**L**e collège Saint-Charles et l'ancien collège Frédéric-Mistral, désertés par leurs élèves, abritent, jusqu'au 7 juillet, pendant les Rencontres de la photographie d'Arles, les éditeurs de livres de photos. Plus de 80, venus du monde entier, sont regroupés au sein de Cosmos-Arles Books et cinq autres sous le label Summertime. Signe de leur belle vitalité, plus de 670 nouveaux ouvrages ont concouru cette année pour obtenir un prix.

Ce micromarché de l'édition française, qui représentait 77 millions d'euros (en ajoutant les beaux livres) soit 2,9 % du marché de l'édition en 2017, est à peu près stable (-0,8 % par rapport à 2016). Mais la quasi-totalité des éditeurs se plaignent et n'ont à la bouche que la fragilité de leur économie. Fabienne Pavia, à la tête de la maison Le Bec en l'air, à Marseille, rappelle que «le coût de production reste très élevé: si un roman coûte 1 euro à imprimer et se vend 20 euros en broché, un livre de photos revient entre 8 et 10 euros à imprimer, et se vend 35 euros».

Puisqu'il s'agit d'un marché de niche, «les tirages restent homéopathiques», rappelle Patrick Le Bescont, qui dirige Filigranes. Il tire en général chaque nouveauté à 500 exemplaires. Son confrère Eric Cez (éditions Loco), entre 500 et 700. «Quand on vend 700 exemplaires d'un premier livre, on est très heureux», assure Benoît Ri-

**«Je sais très bien qu'on ne gagnera pas d'argent avec les livres. C'est une décision purement artistique»**

**MYRIAM BLUNDELL PHILLIPS**  
directrice d'Art Cinema

vero, éditeur chez Actes Sud. Loin, bien loin des best-sellers signés Martin Parr, Sebastiao Salgado ou Yann Arthus-Bertrand, la vache à lait des éditions La Martinière.

Les aides du Centre national du

livre ne concernent que peu ces éditeurs, qui, comme Marianne Théry à la tête de Textuel (Actes Sud), aimeraient que les subventions au livre d'art soient défiscalisables. Triste spécificité de ce petit marché, qui ne compte guère qu'une cinquantaine d'acteurs en France: «Le rapport de force est très défavorable à l'auteur. Ce problème, récurrent dans les industries culturelles, est flagrant dans ce domaine», dit Olivier Cablat, codirecteur artistique de Cosmos-Arles Books. Les éditeurs n'accordent presque jamais d'a-valoir aux photographes, tout au plus les grandes maisons leur versent-elles des droits d'auteurs bien faibles... Le plus souvent, les photographes ne sont payés... qu'en livres!

Sans compter que les éditeurs demandent aux créateurs des aides en nature, comme des photographies pour proposer des tirages de tête commercialisés plus cher. D'autres maisons ne finalisent un projet qu'à condition que la galerie de l'artiste ou une institution – un musée ou une fondation – apporte son écot ou préachète des livres. «Nouer un partenariat avec un musée ou une galerie nous permet de réaliser des tirages plus importants d'un livre et, grâce aux préachats, de le rembourser plus vite», affirme Marco Zappone, qui dirige les éditions Photosynthèses (Libella). «Je demande 50 % à l'auteur avant la fabrication», concède sans fard Joël Van Audenhaege, directeur artistique d'ARP2 Publishing.

**«Système asphyxiant»**

Myriam Blundell Phillips, directrice d'Art Cinema – située à Londres – et productrice de films et d'expositions, affirme que «les publications viennent en plus». «Je sais très bien qu'on ne gagnera pas d'argent avec les livres. Ils sont d'ailleurs inclus dans mes coûts d'exploitation, au même titre que les dépenses en marketing. Mais j'aime les livres et, pour moi, c'est une décision purement artistique.» Art Cinema a décidé de publier seul le catalogue d'Ann Ray à Arles parce que Rizzoli demandait à la photographe 30 000 euros et Thames & Hudson réclamait aussi une fortune...

De nombreux modèles coexistent. Clémentine de la Féronnière,

galeriste et editrice, publie des monographies de ses artistes

qu'elle vend en galerie ou dans les foires d'art contemporain. «Cela a plus de sens de financer les deux en même temps», explique-t-elle. Bien des maisons publient d'abord des catalogues préfinancés, et de moins en moins s'engagent dans des projets plus risqués ou plus exigeants.

Face à ces contraintes, un nombre grandissant de photographes s'autopublient, recourent au financement participatif. De jeunes éditeurs jouent la carte des livres d'artistes vendus en petite série sur Internet. Ils s'écoulent parfois comme des petits pains. Pierre Bessard, qui a fondé des éditions homonymes, finance de A à Z des ouvrages de photographies vendus sur la Toile. «J'ai aussi choisi quelques librairies au Japon, aux États-Unis ou à Berlin, avec qui j'ai envie de travailler», dit-il. Chaque ouvrage, fabriqué en Chine, est agrémenté d'un tirage signé qui peut devenir un objet de spéculation pour les collectionneurs. Là, si Pierre Bessard joue la rareté des livres, comme ceux de Zhu Mo ou Robin Hammond, c'est bien pour faire grimper leur cote.

**«Le rapport de force est très défavorable à l'auteur»**

**OLIVIER CABLAT**  
codirecteur artistique  
de Cosmos-Arles Books

Des éditeurs plus classiques comme Xavier Barral, qui produit une vingtaine de livres par an, trouvent que «les tirages d'artistes peuvent constituer une aubaine». Mais cela reste une exception. Avec ses livres-objets reconnaissables, tirés au minimum à 2 000 exemplaires, M. Barral a réussi de jolis coups comme un livre sur l'évolution des vertébrés vendu à 150 000 exemplaires. Ce qui ne l'empêche pas de mettre sous presse des titres plus difficiles comme 400 planches-contacts du Néerlandais Cas Oorthuys.

«Le secteur est dans un entre-deux, entre le vieux monde classi-

*que à la fabrication lente chez l'imprimeur, une programmation très en amont et l'offprint [le tout-numérique] très vivant, avec une économie plus restreinte, mais plus de liberté et de réactivité», constate Marco Zappone. «Nous n'avons pas la souplesse des maisons plus petites, nos délais sont impres-*

*sibles», confirme Benoît Rivero. «Le système de distribution et de diffusion peut être asphyxiant», note Clémentine de La Féronnière.*

*«Dans ce concert de lamentations, je pense que le livre photo a de beaux jours devant lui», assure avec optimisme Vera Michalski-Hoffmann, à la tête de Libella (qui*

*regroupe dans la photo Delpire, Noir sur Blanc, Photosynthèses...)* Elle se dit persuadée que, *«s'il existe un secteur auquel le numérique ne rend pas justice, c'est bien le livre, que le public amateur continuera à acheter, même cher».* ■

**NICOLE VULSER**